

Il reste là debout et les bras étendus, il dort dans l'éclat de la lune tropicale comme un noyé parmi les eaux profondes. Et tous les animaux, tous les bruits de la forêt éternelle se détachent de l'orchestre, viennent le regarder et faire sonner leur note à ses oreilles: les Grelots et la Flûte de Pan, les Cordes et les Cymbales,

L'homme commence à s'animer dans son rêve. Le voici qui se meut et qui danse. Et ce qu'il danse, c'est la danse éternelle de la Nostalgie, du Désir et de l'Exil, celle des captifs et des amants abandonnés, celle qui pendant des nuits entières fait piétiner d'un bout à l'autre de leur véranda les fiévreux que tourmente l'insomnie, celle des animaux dans les ménageries qui se jettent et qui se jettent encore, et encore et une fois de plus sur une grille infranchissable. Tantôt c'est une main en arrière qui le ramène et tantôt c'est un parfum où toute énergie se défait. Le thème de l'obsession devient de plus en plus violent, frénétique, et alors au plus profond de ces ténèbres solennelles qui précèdent le jour, une des femmes revient et tourne comme fascinée autour de l'Homme. Est-ce une morte? est-ce une vivante? Le dormeur la saisit par le coin de son voile pendant qu'elle tourne et se déroule en pivotant autour de lui, — jusqu'à ce que lui-même soit enveloppé comme une chrysalide et qu'elle se trouve presque nue, — et, alors réunis par un dernier lambeau d'une étoffe analogue à celle de nos rêves, la femme lui met la main sur la face et tous deux s'éloignent vers le côté de la scène. La Lune et sa Suivante, on ne voit plus que, tout en bas, leur reflet.

Les Heures noires ont achevé de défiler, les premières Heures blanches se montrent.

Paul Claudel



*Rende Sintenis*  
Jean Börlin in „L'homme et son désir“



de Togores